

Au nom de la mère et du fils, Canada [Québec] 2005, 52 minutes

Jean-Paul Marquis

Numéro 243, mai-juin 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47720ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marquis, J.-P. (2006). Compte rendu de [*Au nom de la mère et du fils, Canada [Québec] 2005, 52 minutes*]. *Séquences*, (243), 52–52.



AU NOM DE LA MÈRE ET DU FILS

Le dangereux quartier Saint-Michel, peuplé par des gangs de rue principalement composés de Noirs haïtiens n'est pas un lieu à fréquenter. La violence et le vandalisme y règnent en maître. Sans parler du chômage et du décrochage scolaire qui affectent la quasi-totalité de ses résidents. Parlez-en à Benoît Dutrizac, qui refuse de voir plus loin que le bout de son nez en interviewant le Voyou, un des personnages principaux d'**Au nom de la mère et du fils**. Cet artiste haïtien à plusieurs facettes explique au reporter le choix d'un tel nom comme une réponse ironique aux préjugés entretenus vis-à-vis de sa communauté. Le Voyou représente tous les mal compris de son quartier et, par le biais de son art, essaie de transmettre sa réalité, infiniment plus complexe que les clichés auxquels les médias nous habituent.

L'ex-collaborateur des *Francs-Tireurs* a peut-être choisi dans ce cas-ci de porter des œillères mais pas Maryse Legagneur qui dresse un tableau vivant et introspectif d'un quartier manifestement négligé et ignoré. On y suit James, un bricoleur timide et sympathique, et le susmentionné Voyou dans leurs activités quotidiennes. Le premier sera papa dans quelques mois et, en attendant de trouver du travail, confectionne un berceau dans son garage. Le second nous fait faire une visite des lieux. On y voit une école sans fenêtres et des paniers de basket-ball inutilisables. L'espoir et le plaisir sont rendus difficiles d'accès par la structure sociale en place. Alors, pendant ce temps, on crée, et ce, avec le peu qu'on a : sa voix, de la peinture en aérosol ou même de vieux fils électriques.

Pour alléger la grisaille du sujet, la réalisatrice fait appel à certains procédés couramment utilisés dans des films de fiction. Rappelant l'atmosphère féérique de **Do the Right Thing**, Legagneur utilise des filtres optiques pour colorer le quartier. De plus, à l'aide d'un montage savamment découpé, certaines séquences — telles une visite chez le barbier ou une conversation téléphonique — prennent la forme de sketches de genre, tantôt dramatiques, tantôt comiques. Un documentaire résolument optimiste donc, merveilleusement servi par la magie du cinéma.

JEAN-PAUL MARQUIS

Canada [Québec] 2005, 52 minutes — Réal. : Maryse Legagneur — Scén. : Maryse Legagneur — Avec : James-Arnolds Similhomme, "Le Voyou", Mustafa Ali, Adel Kaddar, Kapois Lamort, Jason O'Meara — Dist. : ONF.



Verdoyant pure laine

GROS PLAN SUR PARALOEIL

Au cinéma Parallèle de l'Ex-Centris à Montréal, fin février, était présenté un programme de courts et moyens métrages du centre d'accès en arts médiatiques Paraloeil de Rimouski, qui par ailleurs rayonne dans tout le Bas-Saint-Laurent, comme le démontre une récente tournée de cet organisme sans but lucratif animé par le réalisateur de **100 % Bio**, Claude Fortin.

Carillon dans un verre d'eau de pluie de Gdansk est une oeuvre expérimentale de Jacques Bérubé, que j'avais vue auparavant dans d'autres circonstances et dont j'ai pu à nouveau apprécier la finesse de la démarche. Le réalisateur monte ensemble, avec une logiciel facile d'utilisation, une vidéo de gouttes d'eau de pluie remplissant un verre sur la musique d'un carillon d'église enregistrée dans cette ville de Pologne à un autre moment. Le rapprochement des deux événements est parfaitement réussi, je dirais même cristallin.

Le Pigeon de Sébastien Gagné et Hugues Fournier est une fiction montrant la rencontre improbable de deux petits voleurs dans une maison bourgeoise. L'un des deux deviendra le dupe de l'autre. L'interprétation est inégale dans ce court qui fonctionne mieux comme allégorie sur les promesses électorales colportées trop facilement que comme conte moral.

Le documentaire gagnant *ex aequo* d'un Jutra, **Gilles Carle ou l'indomptable imaginaire** de Charles Binamé, nous montre l'Île-Verte comme lieu de résidence estival de ce grand cinéaste. *Verdoyant pure laine* de Karina Soucy est un portrait plus complexe de cette île et de ses résidents permanents et des problèmes auxquels nos petites localités doivent faire face. Portrait de Gérald Dionne junior qui sert de lien par ses rencontres amicales avec d'autres résidents, porteurs de savoirs qui ne seront peut-être pas transmis, le film nous le montre conscient des difficultés qu'entraîne son mode de vie mais heureux de la solidarité qui existe dans son milieu et à laquelle il apporte sa contribution multiforme. En cela, cette vidéo est emblématique de l'action de l'organisme qui la présente.

LUC CHAPUT



PETITES MÈRES

La réalité de quatre mères haïtiennes du quartier Saint-Michel ayant vécu la grossesse durant l'adolescence est ce que propose Judith Brès dans son touchant premier documentaire, **Petites mères**. S'attaquant à un sujet délicat, Brès a le plus grand mérite de rendre compte d'une situation dite socialement problématique sans pathos aucun. Ici, le thème des difficultés liées à une grossesse prématurée, à la pauvreté, au manque d'éducation, n'a jamais préséance sur les qualités foncièrement humaines de ces jeunes filles. On sent immédiatement une relation complice entre la réalisatrice et ses sujets. Il en résulte des entrevues d'une atmosphère manifestement décontractée, les mères en question se révélant le plus candidement possible.

Les raisons poussant une adolescente à garder un enfant alors qu'elle-même subvient à peine à ses besoins peut intriguer. L'avortement, dans ces cas-là, semble une solution sensée. Par contre, ces femmes considèrent leur situation d'un autre oeil. Une des interrogées, ayant déjà vécu un épisode d'avortement traumatisant, a préféré ne pas revivre cet enfer. Pour l'autre, c'est la religion qui l'interdit. Enfin, une dernière affirme sans aucun cynisme que sa décision d'avoir un bébé durant l'adolescence a été prise au moment où elle avait 13 ans. Parmi les témoignages les plus surprenants se trouve le désir quasi unanime d'élever l'enfant seule. « Les Noirs ont plus tendance à maltraiter et envoyer danser », s'exclame une des mères, ayant visiblement vécu une amère déception amoureuse.

Ces grossesses prématurées sont le résultat de passions amoureuses démesurées combinées à une pauvre éducation sexuelle. Le sourire en coin mais le regret dans la voix, une mère résume assez bien sa situation et celle de ses comparses : « Si c'était à recommencer, j'aurais attendu ». Il est évidemment trop tard pour ces femmes de revenir sur leur décision, mais les nombreuses petites mères en devenir bénéficieraient largement d'un tel document. D'une valeur pédagogique certaine, **Petites Mères**, avec sa vision nuancée et compréhensive, gagnerait à être diffusé dans des écoles où les programmes gouvernementaux d'éducation sexuelle prônant l'interdit s'adaptent mal à la réalité adolescente.

JEAN-PAUL MARQUIS

■ Canada [Québec], 2005, 52 minutes — Réal. : Judith Brès — Scén. : Judith Brès — Avec : Fabienne Comuce, Nadia Joseph, Fanta Camara et Ludwige Abélard — Dist. : ONF.



WINTER DAYS

Champions du court en poésie, grâce à la tradition du haïku et du senryu (même rythmique, mais sujets humoristico-érotiques), les Japonais le sont aussi de la miniature (puces électroniques, sculpture de figurines d'ivoire, etc.). Hokusai a baptisé « manga » le croquis vif et spontané. Et d'un espace réduit, les jardiniers de Yamato ont su tirer expression de la place de l'homme dans l'infini.

Pas étonnant que, lui-même spécialiste du court (brefs films de petites poupées animées), le cinéaste d'animation Kawamoto ait eu l'idée de s'inspirer d'un jeu de poètes et de proposer à plus de trente animateurs de plusieurs pays d'enchaîner leur version d'un poème de Bashō, à condition qu'un lien soit créé entre la fin d'un film et le début du suivant.

Ce lien peut être un élément du récit, eau, chapeau rond; un personnage, Bashō lui-même; un mouvement, celui du cheval relayé par celui d'un train (cheval-vapeur !); une technique, dessin aux traits élancés qui s'épaississent. Outre la nécessaire référence à la saison, on retrouve le plaisir de la citation inhérent au haïku, dont le dialogue entre poètes présents s'accompagne volontiers d'un clin d'œil à des œuvres antérieures : ici, échos de plans célèbres ou de rouleaux peints ou d'estampes.

Mais il y faut la surprise. Le punch certes, mais le contexte, comme dans l'œuvre de Kuri Yoji, fidèle à lui-même et qui donne un cadre érotique inattendu au plus fameux poème de Bashō. Références aussi aux forêts boréales, à l'art abstrait, aux enluminures médiévales. Ces films d'animation, tous courts, deviennent ainsi une seule conversation, proposition au programme de courts qui offriraient un concours dont les films donneraient une nouvelle vie au cadavre exquis !

Suit cette conversation, un didactique *making-of* où les cinéastes expliquent en quoi ils ont été touchés et comment ils s'y sont pris pour nous toucher. Le documentaire devient initiation à l'animation, aux problèmes de l'adaptation cinématographique, de l'interculturalité et introduction aux courants actuels de l'animation, de l'écran d'épingle (Jacques Drouin) à la pixillation d'objets (Co Hoedeman), du Russe Norstein au Japonais Takahata. En somme, donnez-moi un court, suggère Kawamoto, et je soulèverai un monde. 5

CLAUDE R. BLOUIN

■ FUYU NO HI — Japon 2003, 40 min. — Maître d'œuvre : Kihachiro Kawamoto — Réal. : Kihachiro Kawamoto (et al.) — Scén. : Matsuo Munefusa Bashō — Prod. : Tatsuo Shimamura, pour Imagica.